

ment son pays, qui tous les jours pose et soutient une thèse, interpelle sur leur conduite les cabinets de l'Europe, invoque la lettre et l'esprit des traités qu'on viole ou qu'on prétend éluder, donne aux plus sérieux enseignements une forme populaire et vive, et se place par l'indépendance publique de ses opinions et de sa vie au-dessus de tous les pouvoirs qu'il censure; qui peuvent le contrarier, mais non pas lui imposer silence?

Sans doute, et ce serait folie de le nier, sans doute, ce règne a comme tous les autres son aveuglement et son ivresse. Dans son ardeur de critique, dans son enthousiasme de principes, il lui arrive parfois de franchir les limites de la vérité possible et réalisable, de résoudre sur le papier, de trancher d'un trait de plume les difficultés que vingt-quatre heures de gouvernement lui montreraient comme insolubles pour quelque temps, de conseiller des manœuvres et des négociations qui remettraient tout en question, et joueraient sur un dé la destinée des peuples.

Cela est vrai. Mais n'en peut-on dire autant de bien des harangues législatives? Êtes-vous bien sûrs que chez les excellences, le despotisme *oratoire* soit plus rare que, chez les journalistes, les déclamations libérales? Pour mon compte, vous me permettrez d'en douter.

Je ne sais d'impartiales et de sensées que les intelligences qui dépensent vingt-quatre heures par jour à délibérer sans exprimer jamais leur avis, sans jamais rencontrer ni contradiction ni puissance, qui vivent dans une contemplation éternelle, en dehors de l'espace et du temps.

Mais soyez riche, l'or vous enivre. Soyez aimé, vous devenez fat. Soyez ministre, vous devenez sourd à l'opinion publique. Soyez journaliste éloquent, vous croirez à la toute-puissance et à la souveraine sagesse de vos paroles.

C'est une triste vérité, mais qu'il faut reconnaître: il n'y a de sages que ceux qui ne sont pas; que les sagesse qu'on rêve et qu'on ne verra jamais.

La science elle-même, la plus profonde et la plus étendue, porte à la tête comme le rum et les bonnes fortunes. En Allemagne, il y a des professeurs de chimie qui espèrent créer dans leurs creusets des corps organisés, une rose, un cheval peut-être, une femme, qui sait? on perdrait son temps à compter les folies.

Achevons l'inventaire de la journée.

Le soir, qui, pour les oisifs eux-mêmes, est une heure de délassement et de repos; le soir, qui clôt leur journée autour d'une table de jeu ou d'une théière, ou dans une loge aux Italiens, le soir est, pour le journaliste, l'occasion

et l'heure d'une tâche nouvelle. Il faut qu'il se rende au théâtre pour écouter le nouveau chef-d'œuvre, et cette tâche ne promet pas de s'épuiser prochainement. Si Moïse eût vécu de nos jours, je m'assure qu'il eût mis au nombre des fléaux qu'il infligeait à l'ingratitude publique, les couplets qui glapissent tous les soirs entre les murs de nos théâtres, et qu'il n'eût pas oublié non plus les mille formes poétiques ou frénétiques, que l'adultère, l'inceste et le viol prennent tous les soirs, pour distraire, à ce qu'on dit, notre satiété, pour surprendre et concentrer notre attention.

Le public bourgeois, le public sensé, le public qui a femme et enfants, ne va plus guère au théâtre que pour entendre Paganini ou madame Malibran, ou pour contempler à loisir la danse gracieuse et pudique de mademoiselle Taglioni, la pudeur grave et antique de ses attitudes, pour étudier dans cette figure italienne, si chaste et si voluptueuse à-la-fois, le secret des danses merveilleuses de Corinthe et d'Athènes. Mais de pareils bonheurs ne sont qu'une exception rare et violente dans la journée d'un journaliste. Comme il écrit jour par jour l'histoire de l'esprit et de la sottise publique, il n'a pas un moment à perdre. Il faut qu'il suive à la trace le retentissement d'une pointe,

d'un quolibet, ou d'une tirade, comme le basset le gibier, ou comme le picador la mule qu'il vous a louée; il faut qu'il assiste au partage de toutes les curées littéraires, qu'il compte les blessés et les morts, qu'il dénombre, comme fait Homère au second livre, pour les vaisseaux de la flotte grecque, toutes les idées glorieuses et pures que l'ineptie et la cupidité dérobent effrontément et flétrissent sur la scène, toutes les inventions sérieuses et recueillies, nées dans le silence et la méditation, et qui viennent expirer à la lueur de la rampe, s'imprégner d'huile et de poussière, et rendre l'âme entre un manteau de serge et une couronne de carton.

Et, pour que rien ne manque à sa joie, il a suivi les répétitions de la pièce qu'il écoute; il sait ce qu'ont coûté les dents du jeune premier, et les cheveux de l'amoureuse. Il sait par cœur toutes les aventures de l'ingénue, toutes les querelles qui divisent le père noble et le scapin. Il a compté, sur ses doigts, avant que la toile se lève, toutes les mailles du tamis dramatique par lesquelles a dû passer le nouvel ouvrage avant d'arriver sur la scène, armé de toutes pièces, avec une cuirasse de soie, un poignard de bois, une voix enflée et creuse, un langage qui dérouterait bien d'autres sagacités, ma foi, que celle de M. Jourdain, qui ne ressemble ni aux

vers ni à la prose, sorte de parole indisciplinée, qui se joue avec une égale licence des lois de la grammaire, de l'analogie des images, de la déduction logique des idées, de toutes les règles enfin dont se compose une langue. Il sait, jour par jour, comme le télégraphe, quand, pour la première fois, un livre, qui n'y songeait pas, est devenu l'objet d'une convoitise dramatique, quand il a été dépecé par deux ou par trois chasseurs de ces sortes de proie; qui a coupé les scènes, qui a donné le dialogue, qui a brodé les tirades, qui a fourni la couleur locale, les mots historiques.

Aussi, dès que le pied de l'acteur a frappé sur les planches les trois coups solennels, dès que l'orchestre a laissé dormir en paix la symphonie de Mozart ou d'Haydn, qu'il écorche depuis vingt ans, au moment où le plaisir des badauds commence, le journaliste se résigne courageusement au supplice de ses réminiscences. Il reconnaît, dans la voix enrouée d'une duègne, dont l'accent n'est guère plus intelligible que celui d'une chatte enrhumée sur une gouttière, le premier chapitre d'un roman publié il y a quinze jours, et qui espérait échapper à cette odieuse profanation. Dans les fanfaronnades d'opéra-comique débitées par un officier mal à l'aise dans son hausse-col, et fort embarrassé dans le

ceinturon de son épée, qu'il ne peut remettre au fourreau sans interrompre son débit, il retrouve une scène ingénieuse et concise destinée par son auteur aux lectures patientes.

Il n'a pas même la ressource d'une dame spirituelle qui s'ennuyait d'une sonate, et prenait son plaisir en patience. Chaque fois qu'il entre au théâtre, il y a cent contre un à parier qu'il va voir l'exécution dramatique d'un livre. Car, par une singulière application de la théorie d'Adam Smith sur la division du travail, il y a aujourd'hui deux parts bien distinctes dans la littérature, l'art et l'industrie. Les artistes trouvent une idée, la creusent, la décomposent, la reconstruisent à leur guise pour lui donner plus de valeur et de beauté. Quand ils ont achevé les dernières ciselures de leur statue, bronze ou marbre, ils lèvent le voile, et disent: « Venez voir. » La foule inattentive passe, et oublie.

Viennent ensuite quelques hardis maraudeurs qui fondent sur l'ignorance l'impunité de leur fraude. Ils fabriquent une misérable copie, qu'ils affublent de clinquant, d'oripeaux et de pierres de couleur. Ils lui mettent du fard au visage; ils la hissent sur le théâtre, et disent: « Voilà mon ouvrage. »

Or le public encourage de ses battements de mains, de sa présence, de son rire et de ses lèvres

béantes, cette piraterie littéraire. Il oublie l'art, et applaudit l'industrie. Il ne lit pas, et se contente d'aller voir l'histoire qu'on lui fait, d'écouter les passions qu'on lui récite. Si Paris, comme on le dit, rappelle la patrie de Périclès, pour dieu ! qu'on me dise où est le peuple d'Athènes ?

Si ce tableau paraissait exagéré, si l'on m'accusait d'assombrir à dessein les traits de cette esquisse, je répondrais franchement que je sais plusieurs exceptions aux généralités que je viens de montrer, mais qu'elles sont loin de suffire à prouver l'inexactitude de mon récit. Il y a sans doute en France quelques génies dramatiques que je n'ai pas besoin de nommer. Les traditions de Talma et de Molé ne sont pas absolument perdues. Messieurs Ligier, Bocage, Frédérick et Lockroy, mademoiselle Mars, madame Dorval, mademoiselle Léontine Fay, mademoiselle Jenny Vertpré, madame Albert, sont là pour répondre.

Mais il est malheureusement trop vrai, pour les journalistes surtout, placés de manière à tout voir par leurs yeux et de près, que le théâtre est arrivé à une déplorable décadence. Après les lions, sont venus les éléphants. J'imagine que nous verrions bientôt les poissons en scène, si les brochets pouvaient jouer un rôle ! Attendons !

Au sortir du théâtre, mon héros, puisque aussi bien j'écris la biographie d'une de ses journées,

n'est pas quitte encore des exigences de sa profession. Ne croyez pas qu'en mettant le pied hors de cette espèce d'*ἀγορά*, qu'on nomme les coulisses, il puisse rentrer chez lui, et oublier dans de paisibles rêves les tumultueuses études qui ont dévoré toutes ses heures. Détrompez-vous ! Il a maintenant un autre rôle à jouer. Son épreuve quotidienne n'est pas encore achevée. Onze heures sonnent : il faut qu'il aille dans le monde pour se mêler aux causeries, aux médisances et aux calomnies ; il faut qu'il prête l'oreille au bruit imperceptible encore des réputations politiques et littéraires qui vont naître ce soir, grandir pendant trois jours, pour expirer peut-être la semaine prochaine.

Le voici qui entre dans le salon. Il a beau faire pour passer à la dérobée, saluer simplement, sans *guinderie* et sans manière, la maîtresse de la maison, s'asseoir, sans mot dire, près d'un ami qui l'aborde, il ne réussit pas à déguiser son arrivée. Il est bientôt entouré de prévenances et de questions, de compliments et de prières comme pourrait l'être un ministre. Quoi qu'il arrive, depuis onze heures du soir jusqu'à trois heures du matin, il faut qu'il subisse jusqu'au bout sa destinée de journaliste ; au milieu de la danse, de la walse et du galop, au plus beau morceau d'un

duo, d'une symphonie ou d'une sonate, il faut qu'il accueille, le sourire sur les lèvres, toutes les apostilles qui lui arrivent, en robe de gaze et en souliers de satin, avec des fleurs dans les cheveux et des perles au cou; il faut qu'il trouve pour toutes ces jolies suppliantes, des promesses et des protestations d'indulgence; qu'il distribue à toutes ces têtes dont l'importunité ne lui laisse pas un instant de répit, des espérances intarissables; et s'il lui arrive de manquer de présence d'esprit, comme je l'ai vu récemment, s'il complimente un député sur les vers d'un poète, ou le poète sur le discours d'un député, ne craignez pas qu'on rie, qu'on plisse même ses lèvres en signe de moquerie. On y met plus de réserve et de modestie. On ne s'étonne pas qu'il y ait quelque désordre dans un cerveau où les souvenirs sont entassés pêle-mêle, comme les parures dans l'arrière-boutique d'un fripier. On le ramène peu à peu à des idées plus précises. Il ne prend pas même la peine de s'excuser. Le député se rejette sur ses vers de jeunesse, le poète sur ses vues politiques; tout s'arrange et se concilie.

C'est un rude métier, vous le voyez, et qui ne devrait tenter personne. Mais une fois qu'on a en main la parole, une fois qu'on a pris place

à la tribune, on y renonce difficilement. Une fois que le clavier de la pensée s'est mis d'accord avec la gamme élevée de cette existence, on a grand-peine, croyez-moi, à changer les habitudes de l'instrument.

Et si vous me demandez quelle moralité je prétends tirer de cette face particulière de la vie parisienne, ce que j'en pense, et ce que j'en veux conclure; je répondrai par les paroles de l'Écriture: « *Contristata est anima mea.* »

En effet je ne sais rien de plus triste et de plus amer que ce perpétuel dévouement, ce tourbillon au milieu duquel l'âme n'a pas un instant de repos. Ce que j'ai dit ne s'applique peut-être pas à plus de douze personnes à Paris. Mais qu'importe? Notre vie est ainsi faite que ceux qui ne réalisent pas encore le portrait, aspirent à le réaliser. Sont-ils fous? Sont-ils sages? Je ne sais: ils suivent leur étoile; leurs pieds sont endurcis aux ronces du sentier. Ailleurs ils trouveraient peut-être des cailloux aigus et tranchants, qui rouvriraient de nouvelles plaies. Ils ne veulent pas abandonner la récompense de l'épreuve, la puissance et l'autorité.

A vrai dire, je ne crois pas qu'il y ait au monde une manière de dépenser ses facultés plus ruineuse et plus hâtive, pas même la royauté ou le

Conseil. Prenez dans le passé tel homme que vous voudrez, habile et hardi, improvisateur infatigable, penseur encyclopédique; prenez Voltaire, Beaumarchais ou Diderot, d'Aubigné, Pascal ou Bossuet, et je défie qu'au bout de cinq ans ils n'aient pas épuisé le meilleur de leur verve et de leur éloquence.

Donc, vous tous qui enviez le sort d'un journaliste, qui le prenez innocemment pour un homme privilégié, réservé au plaisir, aux joies de vanité, plaignez-le! Toute sa vie n'est qu'un perpétuel holocauste. Chaque jour qu'il ajoute aux jours précédents emporte une de ses plus chères illusions. Il sait bien souvent de l'histoire ce que la postérité n'apprendra pas, le prix qu'on a payé tel article d'un traité, tel succès éclatant auquel Paris croit sincèrement. Il a vu faire le génie d'un musicien, la grâce d'une danseuse; à trente ans, il est sexagénaire.

Mais si, par impossible, on se retire à temps de ce monde d'exception, de scepticisme, de tristesse et d'incrédulité, si, après avoir fait provision de désabusement et de défiance, on rentre dans la vie ordinaire, on y apporte, croyez-moi, quelque chose d'impassible et de réfléchi, de sentencieux et de grave; quoi qu'on fasse et qu'on tente, on ne ressaisit pas sa jeunesse évanouie.

On garde au visage et au cœur les rides que la réflexion y a mises. Les cheveux ont blanchi, comme dans une nuit de jeu et de ruine, comme autrefois les cheveux d'une reine, la veille de sa mort. Alors il ne faudrait jamais dire son âge: personne ne vous croirait.

GUSTAVE PLANCHE.

